

Introduction

Après plusieurs années de salariat, votre entreprise vous annonce que vous bénéficiez désormais d'un tout nouveau statut, le *free floating*, ou « flottement libre ». Votre boss vous présente la chose ainsi : « Voici venu l'ère des libertés pour toutes et pour tous, de la fluidification des relations ! Notre modèle ? Les trotinettes ! Elles ont aboli les frontières entre trottoirs et chaussées pour une circulation plus souple, se posent où vous voulez et se repréparent à toute heure du jour et de la nuit... fantastique, non ? Le *free floating*, c'est l'avvenir du travailleur ! » Son enthousiasme est si communicatif que vous acceptez et signez les yeux fermés.

Premier jour de *free floating work*. On vous annonce qu'on n'exige plus que vous arriviez à 9 heures pile pour repartir à 18, que vous pouvez organiser votre temps de travail comme bon vous semble – joie ! –, mais que plus aucun bureau n'est attribué de façon définitive – mince... Premier arrivé, premier servi, chacun est libre de choisir sa place. Deverrouiller un ordinateur nécessite d'y insérer une carte à puce grâce à laquelle on sait combien de temps vous y avez passé et quelle y a été votre activité. À midi, fini la cantine, on vous invite à trouver vous-même un lieu de détente pour votre pause déjeuner. Il fait beau, alors ce banc fera l'affaire, même si vous vous y sentez un peu seul.

Après plusieurs mois, vous vous demandez si vous ne vous êtes pas fait avoir. Afin de vous installer à un bureau agréable, vous avez avancé votre réveil d'une heure. Comme chacun s'organise à l'envi, vous croisez moins vos collègues, qui sont devenus des concurrents dans la course à l'espace de travail. Quant à la qualité du suivi de vos dossiers, elle est en berne : tout cela vous déprime et cette lutte permanente vous coûte trop d'énergie. Votre patron

ne cesse de vous tancer via des alertes sur votre écran d'ordinateur et vous rappelle que si vous ne vous satisfaites pas de cette liberté nouvelle, vous pouvez toujours retrouver l'enfermement traditionnel... *atilers*.

Dans un article écrit à la fin de sa vie, Gilles Deleuze souligne le changement insidieux qui s'est opéré à la fin du XX^e siècle. Les « sociétés disciplinaires » traditionnelles – école, hôpitaux, prisons ou usine – ont laissé place aux « sociétés de contrôle », ce « nouveau monstre » rendu possible par les technologies numériques. Aucune n'est préférable à l'autre, insiste Deleuze. Quand l'usine enfermait le corps des ouvriers dans « un moule », l'entreprise module ses salaires « comme un moulage auto-déformant qui changerait continuellement, d'un instant à l'autre, ou comme un tamis dont les mailles changeraient d'un point à un autre ». Aux ouvriers on réclamait une obéissance statique, aux salariés la flexibilité via, par exemple, des salaires « dans des états de perpétuelle métastabilité » et des primes variables. Deleuze emploie une métaphore animale pour incarner cette transformation : la « vieille taupe » a cédé la place au serpent et à ses anneaux malléables. « *L'homme des disciplines était un producteur discontinu d'énergie, mais l'homme du contrôle est plutôt un aléatoire, mis en orbite, sur faisceau continu* », toutes propriétés liées au contrôle mises en œuvre par les outils numériques. Nous sommes passés du « mot d'ordre » au « mot de passe ».

Pour revenir à votre expérience du *free floating work*, vous songez de plus en plus à ces cimetières où vélos et trotinettes échouent et s'entassent dans l'indifférence générale. Vous n'en êtes pas loin. Mais quitte à adopter la souplesse du serpent, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? Les serpents mordent, éventuellement.

L'auteur

Gilles Deleuze naît en 1925 dans un milieu bourgeois peu cultivé. Sa découverte de la philosophie au lycée détermine son avenir. Il passe l'agrégation et entame sa carrière d'enseignant à Antiens. Il s'y montre un professeur peu orthodoxe : « *Je voulais arriver à faire un cours comme Dylan organisant une chanson, étonnant producteur plutôt qu'auteur. Et que ça commence comme lui, tout d'un coup, avec son masque de clown, avec un art de chaque détail concerté, pourtant improvisé.* » L'inventeur de la pop philosophique prend au sérieux les mutations de son époque, s'arrange un look bien identifiable, chapeau et ongles d'une longueur surnaturelle, et devient une star de sa discipline. Après un passage par Orléans, il devient assistant d'histoire de la philosophie à la Sorbonne. Là encore, pas question de se contenter de l'enseignement traditionnel des classiques : « *Ma manière de m'en tirer à cette époque, c'était de concevoir l'histoire de la philosophie comme une sorte d'entraînement ou ce qui revient au même, d'immuable conception. Je m'imaginais arriver dans le dos d'un auteur, et lui faire un enfant, qui serait le sien et qui servirait pourtant monstrueusement.* » Ainsi fait-il un sort à Nietzsche, à Spinoza, à Bergson, à Kant... En spectateur bienveillant, il passe Mai-68 à travailler à sa thèse, *Différence et Répétition*. Sa rencontre avec le psychanalyste Félix Guattari signe l'époque des essais ambiteux écrits à quatre mains et du succès : *L'Anti-Édipe* (1972), *Mille Plateaux* (1980). Il participe à l'expérience de l'université de Vincennes en 1970 et y côtoie Foucault, Badiou, Rancière, Balibar dans des amphithéâtres pleins à craquer. Il consacre ses derniers travaux au cinéma (*Image-Mouvement* en 1983 et *Image-Temps* en 1985), mais il est affaibli par une maladie respiratoire. Ne supportant plus d'être enchaîné à une bouteille d'oxygène, il se défenestre le 4 novembre 1995.

Le texte

Le « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle » est à l'origine un article publié dans *L'Autre Journal* daté de mai 1990. Fondé en 1984 par l'écrivain Michel Butel (1940-2018), la revue avait pour vocation de se situer à l'avant-garde des lettres, de la philosophie et des arts, dans un esprit fidèle à Mai-68. Deleuze y reste le concept de société de contrôle, inspiré d'une formule de l'écrivain de la *beat generation* William Burroughs. À la même époque, il précise son idée dans un entretien accordé au philosophe marxiste italien Toni Negri. Ses problèmes de santé l'empêcheront cependant de la travailler plus avant.